French Language IIIb 1996

exercice nº. 13 : un passage à résumer

ce texte contient à peu près 700 mots

vous le réduirez à 300 mots environ

= 600 - 650 !!

Produit social, produit culturel, produit historique, porteur et producteur de signes, le corps n'a jamais cessé de changer de sens en changeant d'apparence. Par diverses médiations, chaque société, à chaque époque, le marque, le modèle, le transmute, le fragmente et le recompose, réglant sa définition et ses usages, posant ses normes et ses fonctions, donnant à voir les effets entremêlés d'un ordre économique et d'une condition sociale, d'une vision du monde et d'une division des rôles.

Déterminer alors la direction générale d'un courant sur plusieurs siècles exige de négliger la mousse des engouements fugitifs, d'aller au-dessous des tourbillons trompeurs. Sauf fractures brutales et décisives, rares au demeurant, les grands mouvements alternés de la crasse et de la propreté, les vastes conjonctures d'une cosmétique prodigue ou honteuse, l'ample dialectique du maigre et du gras, du dur et du mou, du raide et du souple, scandent le rythme lourd d'un temps long à l'intérieur duquel se repèrent, par décrochages successifs, de plus courtes oscillations, contenant elles-mêmes le foisonnement précipité des changements superficiels. Temporalité plurielle qui conjugue des rythmes différents. Ainsi, pour n'en rester qu'à l'évolution des représentations morphologiques, après les formes menues, effilées et fluettes de la femme médiévale, s'ouvre une ère d'opulence anatomique, de graisse triomphante, de contours radieux, qui ne s'achèvera somme toute qu'au XXe siècle. Tendance massive, profonde, amorcée à la Renaissance, qu'illustrent les portraits de Marguerite de Valois, de Gabrielle d'Estrées ou de Diane de Poitiers. Les anatomies dès lors ne font qu'enfler, un peu raidies toutefois au XVIIe siècle par la majesté du temps (on pense cette fois aux portraits d'Anne d'Autriche ou de Mme de Montespan), jusqu'à ce que la Régence mette fin à cette incessante dilatation, et que la peinture toujours nous expose des corps plus souples, plus déliés, plus jolis. De la Révolution à l'Empire, l'amincissement relatif s'accentue encore à travers le dépouillement d'un style néo-grec, à travers une énergie d'allure et une liberté de geste chères à David. Mais, réagissant contre les langueurs phtisiques et maniérées du Romantisme, le réalisme bourgeois, lui, mettra les bouchées doubles à renfler la femme, à regarnir ses charmes fessiers et pectoraux. Ce seront les nus qu'idéalisent Bouguereau, Gérôme, Lefèbvre, Dubufe, dont l'académisme glacé se tempère néanmoins par les poses lascives de leurs modèles . Ce seront les nus que photographient Demachy, Clergue ou Braquehais, plus lourds de suggestives sinuosités que nimbés de perfection formelle . Et l'épopée de la silhouette n'en reste pas là, car il s'agit aussi de travailler régulièrement sa mise en scène, de multiplier dans la durée les facettes de la séduction, privilégiant certaines aux dépens d'autres tenues dans l'ombre jusqu'à ce qu'elles resurgissent à leur tour pour éclipser les précédentes en une rotation continue . Bref, dissimuler ce que l'on avait montré en révélant ce que l'on avait caché réserve chaque fois l'effet global et potentialise l'effet limité.

Toutes choses qui se perpétuent, certes, au XXe siècle, mais non sans ruptures spectaculaires des tendances à long terme. Si en effet la promotion de l'hygiène corporelle, sur la lancée décisive de la révolution microbiologique, s'opère très graduellement pour ne culminer qu'aujourd'hui dans sa radicalisation compulsive et anxieuse , et si le développement des fards ou des parfums, avec des innovations comme le rouge à lèvres autour de 1925 ou comme le déodorant durant les années cinquante, se produit sans bouleversement particulier, sinon par l'extension sociale de leur usage, presque partout ailleurs, par contre, ce sont des siècles de tradition qui s'effondrent. Sur le plan capillaire, la « garçonne » des années vingt, figure de femme émancipée, coupe ses cheveux à hauteur d'oreille. Geste sacrilège, geste scandaleux porté sur un signe ancestral de la féminité, mais qui se répétera désormais sans grands remous. Dans cet élan pilophobe, les sourcils se dégarnissent également et le poil des jambes – devenues visibles – s'arrache méthodiquement, comme déjà, parfois, celui des aisselles. Un traitement qui laisse une peau lisse, unie, une peau qui va même bronzer – Coco Chanel, dit-on, est la première en 1922 à négliger l'ombrelle – maintenant que la signification du hâle se renverse, qu'il signifie ce que signifiait le teint nacré : la démonstration d'une improductivité prestigieuse, la capacité économique de « prendre » le soleil, c'est-à-dire des « vacances », ce temps social inversé, ce temps à « ne rien faire », parenthèse « aristocratique » d'une vie bourgeoise toujours plus « affairée », dont s'empareront à leur tour les « congés payés » du Front populaire.

PHILIPPE PERROT

LE TRAVAIL
DES APPARENCES

OU LES TRANSFORMATIONS
DU CORPS FÉMININ

XVIIIe - XIXe SIÈCLE

exercice à remettre le vendredi 1 novembre à 17 heures 30 au plus tard